



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

30 | 2005

Pour une histoire culturelle de la guerre au XIXe siècle

Geoffrey Wawro, *the Franco-Prussian War. The German Conquest of France in 1870-1871*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, 327 p. ISBN: 0-521-58436-1, 25 livres sterling (relié) ; ISBN : 0 521 61743 X, 14,95 livres sterling (broché).

Pamela Pilbeam



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/1042>

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2005

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Pamela Pilbeam, « Geoffrey Wawro, *the Franco-Prussian War. The German Conquest of France in 1870-1871*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, 327 p. ISBN: 0-521-58436-1, 25 livres sterling (relié) ; ISBN : 0 521 61743 X, 14,95 livres sterling (broché). », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 30 | 2005, mis en ligne le 19 février 2006, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/1042>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Tous droits réservés

Geoffrey Wawro, the Franco-Prussian War. The German Conquest of France in 1870-1871, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, 327 p. ISBN: 0-521-58436-1, 25 livres sterling (relié) ; ISBN : 0 521 61743 X, 14,95 livres sterling (broché).

Pamela Pilbeam

- 1 La défaite française de 1871 illustre le danger qu'il y a à accorder trop de crédit aux mythes, même si vous vous appelez Napoléon III et que vous avez contribué à les forger. Ainsi, ne doutant pas de sa capacité à rééditer les exploits passés de son oncle, l'empereur entre en guerre contre la Prusse en 1870. Dans son analyse de la défaite française, Geoffrey Wawro accorde beaucoup d'importance à l'absence de plan de campagne du côté français, ainsi qu'aux hésitations des officiers supérieurs au moment d'entrer en Rhénanie. Toutefois, l'auteur omet de rappeler que les buts de guerre français étaient avant tout défensifs, destinés à réfréner les appétits d'un voisin trop ambitieux. On a souvent écrit que la cartographie française était déficiente ; Geoffrey Wawro nous apprend que les Bavarois, qui n'ont jamais déclaré officiellement la guerre, n'étaient guère mieux lotis, puisqu'ils devaient se contenter de cartes de France à petite échelle, de surcroît fabriquées en Grande-Bretagne. On a pu croire que la précision et la portée du tir des chassepots français feraient la différence sur le terrain, et l'infanterie ennemie en a d'ailleurs fait les frais au début du conflit. Pourtant, les officiers supérieurs français n'ont pas su tirer profit de cet avantage stratégique initial.

- 2 Geoffrey Wawro rejette la thèse, fréquemment avancée, selon laquelle la supériorité stratégique prussienne aurait été décisive. Selon lui, les officiers prussiens ont surtout pris le parti de faire avancer coûte que coûte l'infanterie, au péril de la vie d'un grand nombre de soldats, afin d'utiliser ensuite dans les meilleures conditions le canon Krupp, joyau de l'artillerie nationale. Progressivement, le conflit est devenu une guerre d'usure où l'artillerie a effectivement joué un rôle majeur. En outre, la Prusse et ses alliés possédaient un réservoir de « chair à canon » plus important que la France, dont la population avait commencé de stagner aux alentours de 39 millions d'habitants – et non 35 millions (pages 2 et 75) ou 38 millions (page 19). L'armée régulière française comptait 400 000 hommes, auxquels il faut ajouter les 450 000 gardes nationaux, hâtivement reconvertis en gardes mobiles (l'auteur semble ignorer que l'histoire de la garde nationale remonte à l'époque de la Révolution). Pour sa part, l'armée prussienne était constituée de 300 000 soldats et d'un million de réservistes (*Landwehr*). De part et d'autre, des volontaires sont venus étoffer les effectifs : environ 4 000 côté français, sans doute beaucoup plus dans les rangs prussiens, mais l'auteur ne donne pas de chiffre.
- 3 L'historien A. J. P. Taylor a toujours soutenu que le déclenchement de la Première guerre mondiale avait été dicté par des horaires de trains (et non par la mise en œuvre du Plan Schlieffen, comme le suggère ce livre). En 1870, pour la première fois, les troupes des deux camps furent intégralement acheminées aux frontières par le train. Geoffrey Wawro décrit avec force la grande confusion qui règne au moment de cet important mouvement d'hommes, de matériel et de provisions. Si l'organisation allemande est tout de même apparue plus efficace, c'est d'abord parce que les cinq grandes lignes de chemin de fer qui conduisaient à la frontière étaient équipées de double voies, tandis qu'en France, les trois lignes principales n'avaient que des voies unique. Dans ces conditions, un corps d'armée prussien était transporté en trois jours, quand il fallait trois semaines pour effectuer une opération similaire en France. À la fin du mois de juillet 1870, l'intervention de l'empereur fut nécessaire pour que l'acheminement quotidien du pain entre Paris et Metz devienne prioritaire sur le transport de toute autre marchandise.
- 4 Geoffrey Wawro propose des analyses graphiques de l'horreur de la vie quotidienne et de la mort des soldats au front, complétées par une sélection de témoignages extraits de *Mémoires* de combattants. Les traductions du français laissent parfois à désirer. Lorsqu'un soldat allemand s'exclame, par exemple : « Mademoiselle, voulez-vous baiser ? », il est peu probable que « Would you like to fuck ? » convienne pour rendre compte de cette invitation maladroite au flirt.
- 5 Le nombre des victimes et les circonstances de leur mort étaient particulièrement dramatiques. Après que la balle d'un chassepot avait atteint son objectif, seules les bottes de la victime restaient généralement intactes. Bien souvent, les prisonniers algériens étaient tués dès leur capture, tant ils paraissaient barbares et féroces aux yeux des Allemands. Ces derniers ont perdu 117 000 hommes, soit treize fois plus que durant la guerre de 1866. Le nombre total des victimes françaises n'est pas donné, mais on dénombre 25 000 morts pour la seule bataille du Mans (10-11 janvier 1871).
- 6 La guerre terminée, de nouveaux mythes sont apparus. Les républicains et les bonapartistes se sont mutuellement accusés de la responsabilité de la défaite, et l'épisode de la Commune (mars-mai 1871) a contribué à rendre plus complexe encore la construction de la mémoire du conflit. En outre, les hauts gradés français, dont on avait critiqué la conduite de la guerre, dénonçaient le manque de combativité des hommes de troupe. Et les sans grade de répondre que leurs chefs les avaient négligés. Quant à la

légendaire férocité des combattants civils français – les francs-tireurs –, elle est restée gravée dans les mémoires allemandes, à tel point que les mauvais traitements affligés aux civils français par les troupes allemandes en 1914 peuvent en partie être attribués à ce souvenir. Pourtant, les francs-tireurs n'ont pas abattu plus de 1 000 soldats allemands en 1870-1871. Pour certains Allemands, l'Empire prussien, militariste et façonné par la guerre, est jugé responsable des désastres du XX^e siècle.

- 7 Certains choix des états-majors sont, encore aujourd'hui, délicats à interpréter. Bazaine et MacMahon ont souvent été brocardés pour leur indécision et leur incapacité à contenir l'avancée allemande. Cependant, Moltke hésita plus encore que Bazaine. Pourquoi, après avoir occupé quatorze départements, mis en déroute l'armée française et fait le siège de Paris, Moltke a-t-il retardé de cinq mois le bombardement de la capitale ? Le rôle dissuasif des fortifications de Thiers semble avoir été mineur. Geoffrey Wawro formule plusieurs autres hypothèses : Moltke n'aurait pas eu à sa disposition l'artillerie nécessaire, Bismarck aurait mis ces cinq mois à profit pour orchestrer d'une main de fer le ralliement des autres princes allemands, ou encore le même Bismarck aurait patiemment attendu la chute du nouveau gouvernement républicain afin de rétablir Napoléon III sur le trône. Aucune de ces explications n'est véritablement convaincante. L'idée de l'insuffisance de la puissance de feu prussienne est la plus séduisante, mais le fait que Paris a finalement été bombardé avec succès la rend caduque. Ajoutons que Geoffrey Wawro ne reprend pas à son compte la théorie, fantaisiste mais répandue, selon laquelle les Prussiens auraient hésité à bombarder Paris dans le souci de préserver les joyaux culturels de la capitale.
- 8 Si l'auteur se montre très critique à l'égard des exigences de Bismarck – annexion de l'Alsace et de la moitié de la Lorraine, accompagnée de réparations de guerre s'élevant à 5 000 millions de francs –, il conclut que la France était un pays assez riche pour y faire face. Geoffrey Wawro semble néanmoins avoir oublié que la Lorraine a fourni à l'Allemagne 70 pour cent de son minerai de fer, ce qui a représenté un sérieux manque à gagner pour l'économie française. Mais les conséquences les plus graves pour la France sont humaines ; elles concernent les centaines de milliers d'hommes qui reposent dans les cimetières de guerre, ainsi que les quelque deux millions de citoyens devenus allemands en application de la paix de Francfort. En 1914, la France compte à peine 40 millions d'habitants, alors que l'Empire est peuplé de 66 millions d'Allemands. Dans cette perspective, la guerre franco-prussienne peut être envisagée comme un prélude aux horreurs du XX^e siècle.
- 9 Le récit détaillé d'un conflit armé par un spécialiste des questions militaires est toujours éclairant. Toutefois, sans une analyse approfondie des politiques intérieures des États, une énigme demeure : pourquoi les protagonistes en sont-ils venus à l'affrontement ? Et, en fin de compte, qu'espérait chaque camp en ne négociant pas un règlement auparavant ?

AUTEUR

PAMELA PILBEAM

Royal Holloway College, University of London. Traduit de l'anglais par Laurent Colantonio.